



Le baiser de la tortue
Thierry Montoriol



Le baiser de la tortue

Thierry Montoriol

Venezuela, 1795. Drossée à la côte par la tempête, une goélette corsaire aborde la jungle hostile pour permettre à une jeune femme d'accoucher. Louise, fougueuse bretonne acharnée à se faire aimer du père juste avant d'épouser le fils. Quand les jumeaux arrivent, tout commence à aller de travers. L'un cannibale à la naissance, l'autre frappé d'une malformation génitale. De joyeuse flibuste en sombres tempêtes, la famille Kervillis abandonne la mer Caraïbe pour trouver refuge en Bretagne, fortune serrée dans ses cales.

Paris, 1986. Les Yankees exigent de la France le remboursement d'une dette de guerre aussi pharaonique qu'imaginaire. Pour sauver la face, deux planqués du quai des Orfèvres sont chargés de démêler une affaire de pirates où la consanguinité ne coagule malheureusement pas les haines ancestrales.

Une histoire d'amour qui pourrait bien traverser les siècles, de sorcellerie en trésors cachés. Encore que... Pourquoi les baisers plongent-ils dans la terreur ceux qui les reçoivent ?

Thierry Montoriol est né en 1957. Navigateur et journaliste, il conjugue la passion de l'information et l'amour de l'écriture. Grand reporter du magazine *Bateaux*, il a également collaboré à l'hebdomadaire *Le Point* ainsi qu'au journal *Le Parisien*, et continue d'alimenter de nombreuses chroniques. Lorsqu'il n'est pas en reportage, il se partage entre Paris, l'île aux Moines et le reste du monde.

Le baiser de la tortue

du même auteur
chez d'autres éditeurs

L'oiseau de guerre (La Découverte, 2005)

Sangs-mêlés (Ancre de Marine, 2013)

Thierry Montoriol

Le baiser de la tortue

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© L. Kramer / Shutterstock
© xlt974 / Shutterstock

© Gaïa Éditions, 2016

ISBN 13 : 978-2-84720-699-9

À notre César

Prologue

À minuit treize, le conducteur du métro de la ligne 7 bis vérifia que les deux passagers qui venaient de descendre à la station Bolivar n'étaient suivis d'aucun retardataire. Rassuré, il appuya sur le bouton de fermeture des portes. La rame disparut dans le ventre des Buttes-Chaumont en grinçant. Sur le quai de droite, côté Pré-Saint-Gervais, le premier des deux passagers se dirigea d'une allure automate vers l'escalier de sortie. En passant devant une affiche annonçant qu'au secours la droite revenait, l'homme entendit un bruit de pas derrière lui. Il tourna la tête et vit qu'à l'autre bout du quai une silhouette qu'il distinguait mal semblait hésiter sur la correspondance à choisir. Il détourna le regard et commença à gravir les marches de l'escalier dont on ne voyait pas l'issue. Sur le mur à sa gauche, dans la lumière blafarde ruisselant sur les faïences jaunies, la droite ne revenait plus mais Grace Jones crachait une voiture en hurlant au démon, la mâchoire démesurément béante. Il fit la grimace et empoigna la rampe pour finir l'ascension. Il commençait à apercevoir au-dessus de lui l'ombre de l'édicule de Guimard qui signalait la sortie sur l'avenue quand le bruit de pas lui sembla d'un coup très proche. Irrité, il se retourna et reçut le coup de couteau en plein dans la poitrine. Juste avant de mourir, il sentit qu'on le soutenait pour le déposer au sol et crut deviner qu'une main charitable desserrait sa ceinture.

Chapitre I

Baie de Paria – Côte nord du Venezuela – 6 mars 1795

Le sentier croulait sous une avalanche de lianes enchevêtrées. Torsades rebelles, vindicatives et surnoises, colonisant la piste. La sève mortelle des mancenilliers luisait à la lumière des torches dont le goudron grésillant jetait des éclats fauves. Le soleil n'était pas encore couché, mais l'épaisseur du manteau d'arbres occultait souvent la voie à suivre. Le détachement d'équipage marchait depuis plus d'une heure. En tête, le matelot Féron, machette au poing, ouvrait une étroite saignée dans la jungle tentaculaire. Toutes les quinze minutes, le groupe faisait halte. Le temps que Louise reprenne du souffle. Et de l'espoir. Il avait bien fallu toucher côte et débarquer. La jeune femme, très grosse, ne pouvait plus supporter la brutalité des mouvements du navire avec la tempête d'ouest qui ravageait la mer Caraïbe depuis une semaine. Gaëtan de Kervillis en avait décidé ainsi. Aucune trace de fatigue ne marquait le visage du capitaine malgré ces heures de luttes incessantes contre une cavalerie de vagues déterminées à jeter son bâtiment au chevet de murailles liquides qu'il avait fallu escalader avant de plonger dans les gouffres séparant les crêtes. Ses yeux plantés au fond d'orbites noyées d'ombre accusaient à peine les efforts de veille nocturne, un peu rougis, sans altérer l'iris d'un bleu-gris minéral. Ses pommettes de Kirghiz semblaient venues d'un autre âge, saillies héritées d'ancêtres bigoudens soumis par les barbares.

La marche lui était pénible. Son grand corps ressemblait à celui d'un gladiateur mal nourri qui avancerait en refusant d'admettre que le mal de terre l'obligeait à bander ses muscles pour conserver l'équilibre sur le sol fuyant.

Il se surprenait parfois à saisir une brindille pour redresser cette fichue planète qui se dérobaît sans cesse. Sa chemise largement ouverte sur une poitrine plate laissait voir une peau très blanche, contrastant singulièrement avec le cou tanné comme l'encolure d'un buffle avant la mousson. Pour ne rien arranger, ses cheveux aux reflets d'obsidienne se rebellaient à leur tour et s'obstinaient à contrarier sa progression en lui masquant les traîtrises de la piste. Mais le marin fâcheusement exilé à terre ne regrettait rien. Sa décision n'avait pas seulement été dictée par la compassion pour une femme menacée. La goélette avait souffert de cet embryon de cyclone et il avait fallu mettre le bâtiment à l'abri. Sans parler de prévenir un accouchement promis au désastre. Laisser naître à bord un enfant chahuté à mort et incapable de survivre portait malheur. Tout le monde savait ça. Gaëtan comme les autres. Chassé vers le Venezuela, le *Couguar* avait mouillé son ancre dans le nord de la baie de Paria, sous la pointe Cristóbal Colón, près d'un endroit appelé Macuro qui offrait un abri sûr. Embossée face à la passe, la goélette à huniers pointait ses cinq canons tribord vers l'entrée du golfe, interdisant toute approche non souhaitable. Quant aux courants violents qui étrillaient le détroit entre les pointes de Baja et d'Icacos, côté sud, même conjugués au déversoir énorme du río Orinoco, ils ne poussaient pas jusqu'à Macuro. L'équipage avait ordre de maintenir une veille armée et les gros douze livres aux gueules menaçantes étaient en batterie, sabords ouverts. Tout danger paré de ce côté, d'autant moins à craindre que la France comptait l'Espagne et ses colonies comme des alliés sûrs, la chaloupe avait débarqué Louise, Gaëtan, Zélio et six hommes d'équipage deux heures avant la tombée de la nuit. Zélio s'était chargé de désigner l'endroit. Le Brésilien connaissait la région comme le creux de sa main pour y avoir conduit plusieurs expéditions de chasse des guerriers de son village. Il n'était alors qu'un enfant, aveugle mais doté d'une

ouïe prodigieuse. Le meilleur limier des coureurs de gibier que la tribu ait jamais connu. Un envoyé des dieux, personne n'en doutait. Vingt-cinq années plus tard, il guidait à nouveau un groupe armé dans la forêt. Mais cette fois on ne traquait plus le tapir. On cherchait un chaman, un homme-médecine, un accoucheur. Une lieue tout au plus séparait la plage du village des Indiens Lacahuapac, avait promis Zélio. Quatre petits kilomètres qui avaient vite paru interminables aux matelots, peu habitués à l'hostilité sourde d'une nature à l'exubérance inquiétante. L'obscurité montante s'était d'un seul coup hérissée de cent mille bruits, halètements, cris et grognements impossibles à identifier autrement que comme un filet de menaces fourbes et invisibles. Souvent toutes proches. À toucher peut-être. Zélio, dont les paupières cousues ne faisaient pas de différence entre le jour et la nuit, imposait parfois de courtes haltes en ordonnant le silence. Le Brésilien déplaçait alors la tête, ses oreilles scrutant le concert tapageur. Né dans la jungle maternelle du Mato Grosso, fils d'une Indienne Guaraní et d'un jésuite portugais haut gradé, l'enfant était venu au monde frappé de cécité. Vers sa dixième année, il avait été mordu par un serpent, menaçant ses talents d'aveugle indispensables au clan des chasseurs. Doté par compensation d'un sens de l'ouïe incroyablement développé, le jeune Zélio lisait dans la trame brouillonne des sons comme un peintre distinguerait les mille nuances d'un tableau de Brueghel. Disposition aussi rare que merveilleuse qui lui permettait de repérer les proies comme de déceler les prédateurs à travers le rideau du foisonnement tropical où la vue n'était d'aucun secours. Confié au chaman de la tribu, le jeune Zélio avait non seulement survécu mais surtout recouvré la vue. Craignant qu'il ne soit dépouillé de ses dons, les chasseurs l'avaient arraché de force à son guérisseur avant de lui coudre aussitôt les paupières. Zélio ne s'en était pas offusqué, si tant est qu'un enfant puisse exprimer un quelconque désaccord face au clan des nourrisseurs. La lumière

le blessait tandis que le monde des bruits restait pour lui un univers familier où il régnait en maître incontesté, respecté, idolâtré à l'égal d'un prophète ou d'un protégé des esprits de la forêt. En marchant derrière, assez loin pour ne pas risquer de heurter le sifflement de la machette fauchant l'air, Zélio se demandait si ce village vers lequel il guidait la troupe existait toujours. Et surtout si le sorcier à tout faire qu'il y avait connu exerçait encore son office, son art et sa magie si nécessaire. On l'appelait Raguélar-Pachac. Un filou, un remueur de fumée selon Zélio, mais grand connaisseur de l'âme des hommes et dépositaire d'une science multi-séculaire des plantes guérisseuses. Capable de trépaner des crânes brisés au combat avec, souvent, un certain succès. Zélio l'avait aussi vu pratiquer de spectaculaires césariennes sans trembler, sauvant mère et enfant quand, la plupart du temps, les situations imposaient de choisir entre l'une ou l'autre. Dans le cas de Louise, il se pouvait fort bien que ces talents soient indispensables. Restait à espérer que le petit homme soit toujours en vie. Et là où Zélio pensait le trouver. À défaut, l'avenir de Louise dépendrait de la seule nature. Ce qui semblait fichtrement hasardeux si on considérait l'extravagance de cette grossesse, même si la jeune femme montrait un courage et une robustesse de constitution peu ordinaire. Il fallait bien cela pour supporter une chaleur à tordre qui ployait les échine sous son étai.

Toute proche de lui, Louise suivait le commandant Gaëtan de Kervillis, s'appuyant parfois sur son épaule pour franchir l'obstacle devenu pour elle olympien d'une branche en travers du sentier jonché de débris, de feuilles et de lianes décapitées. Elle marchait sur une terre mouillée, soutenant le ventre énorme de ses deux mains. Le vacarme infernal de la tempête s'était éloigné. Un sourire fugitif venait parfois éclairer son visage. Si elle avait pu deviner ce qui se jouait derrière ses mains protectrices, ce sourire se serait éteint. De désespoir.

Lui, que ses yeux soient ouverts ou fermés, il voyait rouge. Un voile de sang s'éclaircissant parfois, tirant alors sur le rose cochenille avant de redevenir franchement écarlate. Dehors, les autres ne savaient pas qu'ils étaient deux. Lui et l'ombre. Celle qui venait obscurcir sa bulle en même temps qu'elle la déformait, obstruant le passage vers le col et la sortie. L'ombre. L'ennemi. Celui qui pouvait l'empêcher de vivre. Celui qui venait d'entamer un inquiétant mouvement vers l'avant. Dans ces rares moments, la poche qui l'opprimait semblait plus mobile. Plus vulnérable. C'était l'occasion. Il n'y avait pas à hésiter. Il expédia un premier coup de genou. De la taille d'un noyau de pêche mais de toutes ses forces. Puis il jeta la tête en avant, en direction de la partie la plus dense de l'intrus, provoquant un gargouillement assourdissant, indécemment chapelet de rots explosant dans un silence de gélatine. C'était de bon augure. Sa poche glissa dans la mangrove maternelle, s'élargit un peu, repoussant les contours de l'autre. Il lança un nouvel assaut, assez appuyé pour sentir une sorte de boule molle se déformer sous le coup. Arc-bouté sur ses reins, il devina que la membrane jumelle fuyait, légèrement vers sa droite, derrière lui. Loin de l'issue. Il décocha froidement son coude en ouvrant la bouche pour accompagner l'effort. Le bruit mou revint, comme une protestation visqueuse. Il allait commencer à se caler pour occuper le plus d'espace conquis possible quand le cordon auquel il était attaché se tendit au-dessus de lui, signe qu'on s'était remis en marche. On n'allait pas franchir le col tout de suite à en juger par le bruit de ressac qui agitait le ventre. Par précaution, il enfonça féroce ment ses pieds dans le sac de la silhouette hostile. Aucune vergogne dans ce geste rageur. Et guère plus de conscience. Aux yeux écarquillés de Mordroc, on ne pouvait ni tuer ni mourir tant qu'on n'était pas encore né.

Son ventre lui cachait un sol traître. Elle ne voyait plus ses pieds depuis longtemps. La progression était assez lente pour lui permettre d'avancer pas à pas sans porter la responsabilité de ralentir le groupe. Fière quoique exténuée, Louise avait refusé qu'on la transportât sur un brancard. Comme beaucoup de colporteurs familiers de son village natal d'Auray, en Bretagne, Louise préférait adopter leurs usages. Un pas, un autre, jusqu'au bout. Sans se désoler à compter le temps qui s'allonge toujours à l'approche du terme. À dix-neuf ans, elle portait un enfant pour la première fois. Un miracle inimaginable dont elle ne savait trop si elle était l'instrument ou l'artisan, le créateur ou l'ambassadeur. Une créature, un fœtus comme disait Zélio avec ses mots savants, un bébé pour elle, que sa foi plaçait néanmoins dans la galerie des enfants de Dieu plus que dans la secrète alchimie des amours humaines. L'homme qui la précédait, écrasant soigneusement les barrages de branches devant elle, cet homme-là était le père. Louise l'admirait depuis son enfance et le vénérait avec des accents troubles depuis ses premiers émois de femme. Il commandait le navire. Il avait été l'ami de son père. Il était marié. Il avait deux enfants, Yann et Gaël, tous deux amoureux d'elle. Le premier l'ayant reçue en épousailles juste à temps, c'est-à-dire en toute hâte, pour endosser la paternité avec une crédulité opportune. Ce Gaëtan dont l'épaule accueillait ses doigts tremblants semblait parfaitement ignorant de son état de géniteur. Le geste, cet accouplement sans autre genèse amoureuse que la passion solitaire et secrète de Louise pour un homme alors gravement blessé en proie aux hallucinations de la fièvre, ce mouvement de folie incontrôlable, elle le devait, s'efforçait-elle de croire, à un hasard de circonstance. Un moment d'abandon au cours d'une escale aux Saintes, après un combat de nuit sévère,

alors qu'elle s'évertuait à rafraîchir ce grand corps inondé de sueurs luttant contre le délire et contre la mort. Devant l'impuissance désespérée du chirurgien, Fanch, second capitaine, s'était résolu à accepter l'offre de l'aveugle élevé par les chamans. Le Brésilien avait conduit son patient dans la sphère interdite et Gaëtan était passé du monde des hommes à celui des esprits de la forêt. Envoyé dans un univers connu de Zélio seul, voué à un totem monstrueux, porté aux frontières du réel par les forces terrifiantes d'un philtre indien incontrôlable, Gaëtan s'était livré dans l'inconscience d'une nature rendue à elle-même. Ignorante des bouleversements intérieurs que le malade affrontait, simplement préoccupée de panser l'affreuse blessure, Louise l'avait enfourché comme un rebouteux chevaucherait un patient pour mieux soulager les chairs meurtries. Et cela s'était produit. Désir d'un instant dans la torpeur de la cabine imprégnée de vapeurs ensorcelées. Personne n'avait rien su et lorsque l'équipage était revenu à bord de la goélette, Louise avait regagné depuis longtemps le pont libre, désespérée, vaguement honteuse et peut-être tout aussi vaguement triomphante. Bouleversée par un pressentiment surgissant de son instinct de femme, Louise s'était donnée sans attendre à celui dont l'amour inaltérable la poursuivait sans succès depuis leur adolescence. Celui-là était le fils de l'autre. En marchant, les hanches déjà travaillées par une nature impatiente, Louise se demandait si les oracles de sa mère se vérifieraient, qui prononçaient sans hésitation que ce serait un garçon. Les urines ne pouvaient mentir. Louise n'en avait jamais douté. Pour l'heure, elle portait l'enfant et rien d'autre ne comptait. Elle sentit soudain son ventre s'agiter. Passant la main sur sa peau distendue, elle perçut nettement une bosse ronde et menue, puis devina comme une série de petits coups qui pointillaient énergiquement son giron. Elle sourit. L'enfant était bien vivant.

Paris – Mai 1986

Fearghas attendait depuis une heure au coin de l'avenue Secrétan. La bouche du métro Bolivar brillait dans la nuit comme le porche d'une grotte solutréenne, laissant fuir une lumière verdâtre derrière les grilles ouvertes. Il consulta sa montre au moment où il sentit une légère vibration monter des profondeurs : minuit treize. Cette fois, Fearghas espérait bien coincer son homme. Il avait fait chou blanc les deux derniers jours et il n'était pas décidé à faire le planton toute la semaine. Il vérifia sous le réverbère le réglage de son Leica, ouverture 1,2 poussée au maximum, ajusta la mise au point sur la dernière marche du geste professionnel de celui qui se prépare à un cadrage furtif et se dirigea vers le plan de Paris surplombant la sortie. À l'ombre de l'édicule Belle Époque, il jeta un œil derrière lui, constata que la rue était déserte et attendit. Quatre minutes plus tard, un bruit de pas venant des entrailles se précisa. Quand la silhouette surgit, Fearghas fut surpris. C'était celle d'un homme jeune. Trop jeune. La silhouette semblait hésiter sur la direction à prendre et se retourna plusieurs fois. Fearghas prit deux clichés à tout hasard et s'effaça dans l'obscurité tandis que la silhouette se décidait à remonter l'avenue Bolivar en lui tournant le dos. L'Irlandais pesta en comprenant que ce passager était le dernier et qu'une fois de plus ce n'était pas le bon quand il entendit un juron monter du sous-sol. Surpris, il glissa avec précaution un regard entre les fers ouvragés, vit le gardien de station en uniforme tirer la grille sans ménagement avant d'escalader vivement les marches. Le même que les deux derniers jours. Le seul employé de la RATP qui ne rentrait jamais chez lui avec son métro, condamné à interdire l'accès aux quais une fois la dernière

rame envolée. Fearghas sortit de l'obscurité, son appareil photo en main bien visible et se dirigea lentement vers les marches. L'employé de la RATP faillit buter sur lui :

– Vous avez vu quelqu'un sortir d'ici ? cria le gardien.

– Oui, répondit l'Irlandais en redressant sa casquette de tweed. Un homme qui avait l'air pressé. Il est parti en courant il y a une minute. Pourquoi ?

– C'est un assassin ! J'ai un client qui baigne dans son sang, là, en bas !

– *Shit !* Sale affaire pour vous répondit Fearghas. Mais, dites-moi, il y en a encore, des métros ? Il faut que je rentre chez moi.

– C'est fermé. C'était le dernier ! glapit le gardien de station. Et moi, je ne suis pas près d'y rentrer, chez moi !

L'Irlandais haussa les épaules, rangea son appareil photo et tourna les talons.

– Hé ! ne partez pas, le touriste ! Vous êtes témoin !

– J'ai rien vu, lança Fearghas qui s'éloignait sans presser l'allure, c'est pas mes affaires.

Laissant le préposé aux grilles se lamenter, Fearghas poursuivit son chemin en se disant qu'il n'aurait désormais plus besoin de faire le guet au milieu de la nuit. Mais il était au moins sûr d'une chose : les deux clichés qu'il venait de prendre étaient ceux du meurtrier. Ça se compliquait, mais il n'avait pas perdu la piste. Restait à s'assurer que le mort était bien le Kervillis qu'il avait sur sa liste.

★

Baie de Paria – Côte nord du Venezuela – 6 mars 1795

Le cheminement devenait plus ardu en même temps que la pente s'accroissait vers le morro de Chacopata, culminant à plus de douze cents mètres selon les cartes du bord.

Le village devait se situer dans le premier tiers de la montée. Zélio avait prévenu que l'approche finale serait la plus pénible et Gaëtan décida de faire une halte pour laisser tout le monde reprendre des forces, Louise en particulier, qui n'avancait plus qu'en serrant les dents, une main soutenant son ventre, l'autre cramponnée à Gaëtan. La végétation s'était transformée en s'éclaircissant et on avait progressivement quitté le hallier hérissé d'épineux foutrement dangereux, semé de mancenilliers aux feuilles chargées de sève assez acide pour faire rôtir un lézard et de metsilliers à la cire vénéneuse. Au moment de la première halte, personne ne voulut s'asseoir, craignant de s'exposer aux milliers d'insectes, serpents, scolopendres ou bestioles plus terribles encore, tapis sous l'épaisse couverture de feuilles en décomposition qui jonchaient le sol. Les dernières lueurs du crépuscule parvenaient à transpercer de rayons obliques le toit végétal et permettaient au moins de choisir l'arbre sur lequel s'appuyer. Cacaoyers géants à l'écorce fauve et palétuviers dégoulinant de racines tombées du ciel offraient les meilleures béquilles. Un seul d'entre eux suffit à servir de pilier à la troupe harassée. Par chance, on disposait d'assez de torches bitumées au brai de calfat pour espérer éloigner les propriétaires de feulements et de respirations rauques singulièrement déplaisantes qui se faisaient entendre, glissant de l'avant à l'arrière du petit groupe et parfois même au-dessus des têtes. Comme si la forêt déployait une armée de gardiens obscurs dont la menace était l'arme la plus sûre, appuyée sur le rempart inextricable et mouvant d'une flore frénétiquement acharnée à pousser, surgir, dévaler, du haut comme du bas, sur les flancs comme sous les pieds et sur la nuque offerte pour finir. Les odeurs elles-mêmes saisissaient violemment. Fumets de graines fétides et de charognes putrides, effluves écœurants d'orchidées sauvages assaisonnées de moisissures âcres : tout concourait à étrangler les poumons d'une angoisse sourde et peut-être maléfique.

Louise s'était appuyée contre le tronc dont elle n'imaginait pas qu'il finisse sa course ailleurs que dans les nuages, le dos et les reins calés sur l'écorce, essayant de contenir le battement du sang qui cognait contre ses tempes ruisselantes. Complètement assourdie, elle n'entendit pas la question de Gaëtan mais devina sur ses lèvres perlées de sueur qu'il s'inquiétait de son état. Elle répondit d'un mouvement de tête qui indiquait plus de lassitude que de souffrance, ni rassurante ni alarmée. Mais Gaëtan lut immédiatement dans ses yeux de l'ignorance, presque de l'indifférence, ce qui le mit en alerte. Devant lui, la jeune femme à la beauté insolente n'était plus qu'arrogance désespérée. Ses seins lourds gonflaient la tunique imprégnée de sueur et ajoutaient au poids de son ventre éruptif, lui donnant la silhouette déformée d'une déesse barbare de la fécondité. Ses magnifiques yeux verts étaient injectés de sang et son abondante chevelure de jais bleuté pendait en lambeaux poisseux sur ses épaules. Elle ne va jamais tenir, se dit Gaëtan en essayant de déchiffrer son regard. Deux yeux sans fond lui renvoyaient l'image d'une Louise désemparée, livrée à une horloge dont elle ne comprenait plus le mécanisme et semblait le maîtriser encore moins. Vision qui lui parut soudain terrifiante, comme celle d'un poisson entre deux eaux qui attend dans la résignation qu'on lui enfonce une foëne entre les ouïes. Il se tourna vers Zélio qui ne semblait nullement affecté par cette marche exténuante :

– Combien de temps encore ?

Le Brésilien ne pouvait voir la transformation de celle qu'il conduisait à Raguélar. En revanche, il distinguait parfaitement parmi tous les autres son souffle court et haché. Il pensa d'abord mentir, comme on le fait pour insuffler l'once d'espoir qui donne le courage nécessaire à accomplir l'ultime effort, puis se ravisa. Il s'était déjà bien trop engagé en suggérant de rejoindre ce village sur la foi d'un souvenir vieux de vingt-cinq ans. Sans tourner la tête, il murmura :

– D’après la pente et les arbres, je dirais une vingtaine de minutes. Nous sommes tout proches.

– Vingt minutes, c’est trop, répondit abruptement Kervillis, qui ajouta, un ton en dessous : Et vous pourriez vous tromper...

Zélio sembla se déplier, laissant errer ses oreilles alourdies d’anneaux de cuivre avec l’expression égarée d’un chien de chasse dubitatif.

– J’en conviens, murmura-t-il, contrarié, évitant de montrer que l’absence de tout bruit venant du village supposé être au bout de la piste le tracassait en effet depuis un long moment.

Gaëtan n’eut guère à faire plus de deux enjambées pour contourner le cacaoyer où les hommes de la bordée attendaient, mains appuyées contre le tronc de l’arbre immense. Il s’approcha de Féron qui aiguisait distraitement sa machette sans quitter d’un œil méfiant la termitière ouverte comme un volcan en activité à deux pas de lui.

– Deux perches, des lianes, des feuilles et un brancard. Nous allons la porter. Fais vite.

– Bien, commandant, répondit l’ancien souteneur des demoiselles de Roscoff.

Bâti comme un cabestan de rade, Gabriel Féron, Gandhil pour les dames, était un matelot sans fonction clairement définie sinon celle d’accompagner partout le capitaine de Kervillis, prenant ses fonctions de chien de garde d’autant plus à cœur qu’il se les était arrogées lui-même sans que quiconque, et Gaëtan encore moins, y voie autre chose que l’inclination naturelle d’un homme dévoué corps et âme à son capitaine. C’est-à-dire un maître devant Dieu et les hommes, après le premier mais très loin avant les seconds.

Ses poings de forgeron emmanchés sur des bras cyclopéens ayant depuis longtemps anéanti toute contestation, Féron cumulait les responsabilités canines et celle de maître d’hôtel avec une constance déterminée. Il mit immédiatement ses

outils velus en œuvre et on n'entendit bientôt plus que le craquement des branches coupées net et des lianes fauchées comme roseaux en été. Le brancard fut assemblé en un tournemain et on y déposa avec grandes précautions Louise, incapable de beaucoup protester et secrètement soulagée de ne pas avoir eu à réclamer ce secours. La troupe reprit aussitôt sa route, ouverte par Féron qui devait désormais élargir la piste pour laisser le passage à quatre hommes portant le palanquin de fortune. En prenant de la hauteur, le sentier s'était brutalement exposé aux vents d'ouest chargés des oripeaux de la tempête. De furieuses rafales s'engouffrant entre les arbres éparpillaient des tourbillons de feuilles arrachées aux branches tentaculaires. La progression du petit groupe en fut encore ralentie, Féron ne pouvant se courber, contraint de couper les lianes assez haut pour ouvrir le passage aux hommes chargés du brancard, eux-mêmes empêchés de s'incliner devant les bourrasques sauf à laisser verser leur précieux fardeau. Les branches jetées au sol se redressaient parfois avec des élans de reptiles. Les raquettes de nopal enfonçaient leurs dards dans la peau de qui s'écartait du sentier. L'humidité du soir commençait à laisser le sol exhaler des brumes fuligineuses inquiétantes. Zélio lui aussi se tenait droit, autant pour écouter que pour renifler l'air, comme un jaguar à l'approche de sa proie embusquée. Tout en marchant, il grommela à l'intention de Gaëtan, trois pas derrière lui :

– Nous approchons. J'entends comme un chant, une psalmodie plutôt. Et avec ce vent vous sentez peut-être comme moi une odeur de fumée. On brûle du bois devant nous. Le village.

Gaëtan ne sentait ni n'entendait rien, sinon le sifflement de l'air et le bruit régulier de la machette sectionnant le rideau végétal en cadence. Sans répondre, il tourna la tête vers les porteurs et vit le bras de Louise se balancer, mollement abandonné le long du hamac de fortune.

– Plus vite, Féron ! cria-t-il, les mains en porte-voix contre le vent. Il faut avancer plus vite !

Un grognement courroucé lui revint en écho et le craquement des branches sembla accélérer son rythme. Il leur fallut encore un long moment pour voir enfin apparaître entre le feuillage des mahoganys une falaise au pied de laquelle s'étalaient une dizaine de longues cabanes sur pilotis, protégées du vent par la paroi dressée nue. Gaëtan se porta en tête de la petite troupe, dépassant vivement Féron qui semblait accuser moins de fatigue que de soulagement. Ce qu'il vit le laissa interdit. Autour d'un feu moribond dont les éclats de braise jetaient des lueurs sporadiques, une trentaine de silhouettes étaient étalées, face contre terre, bras et jambes écartés. Debout devant cette couronne de corps aux visages invisibles, un homme marmonnait une sorte de prière, égrenant des mots sans forme, bougeant à peine les lèvres et dévidant sa litanie sans interruption, comme s'il oubliait de respirer. Une moitié d'homme plutôt, se dit Gaëtan, considérant avec étonnement que l'ensemble jambes, tronc et tête ne lui arrivait pas à la poitrine, alors que la surprenante apparition était pourtant bien debout. Le corps était couvert de dessins aux couleurs qu'il devinait vives malgré la pénombre, les bras démesurés touchant presque terre. La tête était ceinte d'un casque de plumes courtes et bigarrées, raides comme des arêtes de poisson. La créature leva des yeux révoltés de colère vers l'équipage qui venait de surgir à l'orée de la forêt. Sans cesser de psalmodier son refrain et tandis que Gaëtan observait que les mots qui tombaient comme des gouttes sur le tapis d'hommes étaient toujours les mêmes, le récitant leva les bras au ciel, les referma en les croisant sur son torse énorme puis se tut brusquement. Zélio avait posé sa main sur l'épaule de Gaëtan, assez fermement pour qu'il comprenne qu'il fallait garder le silence, attendre sans bouger. Le temps que se dissipe la contrariété bien visible sur le visage peint et que s'efface peut-être un pénible

doute sur la nature de leur intrusion. Puis Zélio s'approcha lentement du feu, se frayant un passage au milieu des corps immobiles. Il s'agenouilla pour que les braises éclairaient son visage et enfin s'inclina à deux reprises. La portion d'homme aux attitudes de célébrant eut alors un geste qui retint Gaëtan d'aller l'empoigner par le col et le mettre séance tenante au chevet de Louise pour la délivrer au plus vite. L'étrange créature déposa sa coiffure au sol, émit un son de gorge longuement modulé et se dirigea vers Zélio, le relevant de ses bras monstrueux avant d'engager avec le Brésilien une conversation rapide, hachée, où les questions brèves et les réponses courtes s'entrechoquèrent pendant une poignée de minutes. Puis l'homme jeta un cri claquant dans la pénombre comme une injonction surgie de terre et le groupe de gisants s'anima d'un seul coup. Une ondulation parcourut les corps allongés qui se levèrent les uns après les autres. Nus pour la plupart, ils se dispersèrent et disparurent entre les cabanes basses à l'exception de deux femmes qui restèrent debout, attentives, le regard tourné vers Raguélar. Ce dernier ne parlait plus mais fixait de ses yeux trouant la nuit le groupe du *Couguar* resté à la lisière de la jungle. Il se dirigea vers la civière, suivi des deux femmes. Parvenu au-dessus de Louise qu'on avait déposée au sol, l'homme s'agenouilla et passa lentement la main sur le ventre distendu puis insinua ses doigts entre les cuisses sans que Louise eût un seul geste de pudeur ou de crainte. Elle le regardait, les yeux immensément ouverts, respirant par saccades, une expression de résignation dolente couvrant tout son visage. Zélio et la moitié d'homme échangèrent encore quelques paroles, puis le Brésilien interrogea Louise à voix basse et, sur le signe de dénégation qu'il reçut, se tourna vers Gaëtan :

– Elle dit ne plus avoir de contractions. Raguélar, lui, dit qu'elle va mourir.

Terrifié par l'évocation, comme un patient qui n'entend plus un diagnostic mais une sentence, Gaëtan s'emporta,

incapable de se contenir : « Nous n'avons pas fait tout ce chemin pour entendre ça ! »

Zélio chuchota quelque chose à l'oreille du chaman qui répondit d'un seul mot accompagné d'un geste sec, de bas en haut.

– Il dit qu'alors, il faut l'ouvrir. Tout de suite. Je crois qu'il pense qu'il est déjà trop tard.

Gagné par la panique qui le submergeait, incapable de sentir le moindre jugement l'éclairer, Gaëtan encaissa subitement la fatigue d'une navigation sans sommeil, celle de l'épuisante progression dans la forêt hostile, celle qui, d'un coup, rassure en l'accablant l'ignorant désesparé face à son inutilité. Il voyait les yeux de Louise braqués sur lui, remplis d'un appel muet où le désespoir avait remplacé l'ancienne détermination. À cette seconde, Gaëtan comprit que ce qu'il avait deviné en s'efforçant de l'oublier n'était plus une comédie. Il savait, et depuis longtemps, que cet enfant à naître pouvait fort bien être le sien. Qu'il ait lui-même marié Louise à son fils Yann n'y changeait rien. Le souvenir de cette étreinte, même fugitive, flottait dans sa mémoire. Il s'était efforcé de l'effacer mais la silhouette de plus en plus épanouie de la jeune femme lui rappelait jour après jour cette faute qu'il n'avait pas commise. La hâte qu'avait montrée Louise à se faire épouser révélait assez la femme pressée de donner un état au fruit de son égarement. Gaëtan n'était pas dupe et ne laissait à l'ambiguïté que la place nécessaire pour apaiser sa conscience. Mais à cet instant, le doute n'était plus permis. Ce regard tendu, terrorisé, exprimait ce qu'une femme demande au père de son enfant. Ce regard-là exigeait le sacrifice. Il empoignait de sa supplique le seul homme en droit de prendre la décision terrible. Le devoir insupportable de choisir. Celui de donner la vie ou de la laisser partir. Dieu ou diable. Sauveur ou meurtrier, ou les deux à la fois. Inévitablement. Gaëtan vacillait, ses jambes vacillaient. Sa raison vacillait. Il tendit

la main vers Louise, prit son bras, puis sa main, puis ses doigts. Il avait devant lui une femme achevant de donner la vie en se livrant à la mort sans crainte, presque avec espoir. Une femme qui avait porté un fruit trop gros pour elle mais acceptait avec une résignation tranquille la cruauté d'un sort qu'elle ne pouvait conjurer. Enfin, d'un mouvement brusque, Gaëtan se redressa, tournant ses yeux vers Zélio :

– Sauvez-la. Peu importe l'enfant. Sauvez-la, c'est un ordre.

Un cri d'écorchée vive sortit de la gorge de Louise qui tenta de se redresser avant de retomber inanimée sur le tapis de feuilles lui servant de litière. Raguélar s'approcha de Zélio. Un échange de propos murmurés sembla opposer les deux hommes puis Zélio se tourna vers Gaëtan :

– Le chaman dit qu'il peut sauver Louise. Il refuse de prendre la responsabilité de l'enfant qui, selon lui, n'a aucune chance. Mais s'il advient qu'il survive, il exige qu'on le lui abandonne.

– Pourquoi ?

– Il a refusé de me répondre. Je crois qu'il pense pouvoir l'élever à sa façon loin de parents encombrants. Ça m'est arrivé à moi aussi... Il faut décider très vite, commandant.

– Qu'il sauve Louise, répondit Gaëtan, c'est tout ce qui compte.

Zélio adressa un bref signe de tête au chaman resté silencieux qui, à son tour, lança un regard à ses compagnes. Obéissant au signe de Raguélar, les deux femmes s'approchèrent, empoignèrent le brancard et partirent en hâte vers la première cabane. Un instant plus tard, le chaman s'engouffra à leur suite, tenant un creuset fumant entre les mains. Une claie d'osier tressé tomba derrière lui. Au-dessus de la clairière où le foyer agonisant figurait le nadir de l'univers, la lune pleine découvrit son insolent masque d'ivoire dans la saignée d'un banc de nuages échevelés.

★

- Deux.
- Deux quoi ?
- Deux garçons. Des jumeaux.
- Gast !

★

Du haut de ses bras sans fin, Raguélar montrait le premier sorti des nouveau-nés. La peau gluante dégoulinait d'une humeur épaisse, grasse et translucide, veinée de filets de sang. Les poumons défrépés de l'enfant rejetèrent d'abord une sorte de glu dont la couleur oscillait entre le grenat et la topaze. Puis le cri arriva. Terrible, strident, coupant comme un silex éclaté. Immédiatement après, l'une des femmes sortit le second corps, plongeant les doigts dans le ventre béant aux lèvres écartelées. Celui-là était beaucoup moins agité. La peau rouge comme celle d'un crabe après la mue, il portait des traces bleutées du ventre jusqu'aux épaules. Comme s'il avait été rossé. La femme pensa que Raguélar avait perdu la main et sa délicatesse d'autrefois. Le crâne montrait des irrégularités, comme de petits cratères de lune semés d'ombres. Raguélar s'approcha pour lier le cordon et faire de ce nœud la clef d'entrée dans le monde des hommes. Ses doigts parcoururent le petit corps avec attention. Il écarta les cuisses de l'enfant pour voir le sexe. Il était bien là, comme une petite bille de porphyre, mais l'une des bourses manquait, ce qui amusa Raguélar. Sa grosse main couverte de signes et de spirales tatoués partit à la recherche du testicule vagabond au-dessus de l'aine, palpant le ventre d'un doigt précautionneux avant de sentir la petite boule qui refusait de descendre à sa place. Près du brasero où fumait encore un creuset de terre cuite remplie d'un liquide bleuâtre strié de filaments rouges, les

deux femmes achevaient de recoudre l'incision en forme de croissant sous les yeux de Louise qui regardait son ventre se refermer de point en point. Consciente mais abruti de coca, parfaitement insensible, elle se sentait légère comme un nuage, cotonneuse, flottante, ailleurs, presque béate. Elle les avait vus surgir, l'un après l'autre, remuant doucement les jambes, minuscules poupées d'homme. Brailleurs. Vivants. D'abord stupéfaite de comprendre qu'elle avait porté deux bébés, elle demanda d'un geste à les prendre dans ses bras. Quand Raguélar les déposa sur sa poitrine, Louise se sentit envahie d'orgueil, ses doigts insensibles parcourant les petits corps avec ravissement. Des deux, le dernier sorti de son ventre semblait plus chiffonné que l'autre. Elle voyait les petites marques bleues poinçonner la peau et s' alarma, détaillant chaque partie du corps de son enfant. Écartant doucement les cuisses, elle vit à son tour que l'une des bourses de l'enfant ne s'arrondissait pas de la petite noix qu'elle aurait dû y trouver. Raguélar l'observait, toujours amusé. Il le fut plus encore quand le large sourire de Louise envahit son visage creusé par la fatigue. Le chaman ne pouvait deviner que la jeune femme avait parfaitement reconnu ce signe particulier qui était aussi celui de l'homme qu'elle aimait dans une cellule de silence. Celui de Gaëtan. Deux enfants. Deux amants à quelques jours d'intervalle. Le père avant le fils... Louise se prit soudain à penser que la nature brouillonne des femmes de sa famille avait encore trouvé en elle le moyen d'exprimer une inquiétante bizarrerie de la conception. Dans son bourg natal d'Auray, on racontait parfois, en se signant avec force démonstrations de piété, que son arrière-grand-mère Adèle avait aimé deux frères à la fois. L'un était roux aux yeux verts. L'autre était brun aux yeux marron. Elle avait mis au monde des jumeaux. L'un était roux aux yeux pistache. L'autre avait les cheveux bruns et les yeux noisette... Elle regarda plus attentivement son deuxième bébé. Scrutant les traits du

visage encore fripé, elle eut immédiatement la conviction que son intuition ne la trompait pas. Par curiosité, elle chercha du regard les petites bourses logées entre les cuisses du premier enfant que Raguélar avait sorti de son ventre. Elles étaient bien là. Rebondies toutes les deux. Celui-là était le fils de Yann.

★

En marchant au milieu des cabanes endormies, Gaëtan observait le vol des sternes de Dougall qu'on distinguait au-dessus de la clairière jouant à lutter contre le vent. La tempête s'était calmée et la brise était revenue à l'est. Ce qui allait faciliter l'appareillage si le repos de l'une et les soins des autres permettaient enfin de sortir de ce trou à cyclones. L'une des sternes attaqua un piqué spectaculaire au moment où il l'entendit. Roulant et laissant derrière lui une écharpe tissée de grondements, l'écho saisit Gaëtan de stupéfaction. Un coup de canon ! Dont la provenance n'était pas difficile à deviner. Et un seul coup de canon venant de la direction du *Couguar* pouvait signifier plusieurs choses : danger, alerte, péril. Comme on voudrait. Dans tous les cas, plus question de se reposer.